

MINISTÈRE
de
L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Direction Générale
DES
BEAUX-ARTS, DES LETTRES
ET DES
BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES

DIRECTION

° SECTION

N° 2645

N. B. — Prière de rappeler dans la réponse la
date et le numéro de la dépêche,
ainsi que l'indication de l'administration

ANNEXE

Bruxelles, le 7. I. 1937 193
52, Boulevard du Régent.


Monsieur le Conservateur en Chef,

Comme suite à votre lettre du 20 novembre 1936, j'ai
l'honneur de vous faire savoir que je vous autorise à
confier la restauration du tableau de Rubens, intitulé
"Le Martyre de St. Liévin" à M. Vanderveken, assisté de
M. Gossé, rentoilleur.

(de coût de)
(Cette restauration, le rentoilage compris, ne pour-
ra dépasser 10.000 frs.)

Pour le Ministre:

Le Directeur Général,



E. Glesener.

Extrait de :

Geknipt uit

Date :

Datum :

LA GAZETTE, BRUXELLES

8 JANV 1937

Le nouveau "Martyre de Saint-Liévin,"

Sous le titre « Un grave accident au Musée des Beaux-Arts de Bruxelles », « La Gazette » du 14 novembre dernier insérait une note du conservateur signalant qu'un « léger accroc » survenu au « Martyre de Saint Liévin » serait réparé en quinze jours.

Depuis de longues semaines nous attendons l'échéance de ces quinze jours prophétiques, nécessaires pour réparer le « léger accroc ».

Nous attendions toujours, lorsque nous fûmes surpris de lire le compte rendu d'une conférence donnée au Musée même le 21 décembre par un artiste français, M. André Lhote. Plus heureux que nous, il avait pu constater la manière dont le tableau a, paraît-il, été remis en état.

Le conférencier parlait à l'instigation de la Conservation. Qu'il lui soit aimable, ce serait très bien en tout autre cas. Mais il nous paraît assez désobligeant que l'on appelle des étrangers pour nous donner, tel un bourrage de crâne préliminaire, des opinions dont nous pouvons nous passer.

M. André Lhote a-t-il constaté les dégâts ? Connait-il seulement le « Martyre de Saint Liévin », pour dire qu'il l'a vu à l'Orangerie ? Pour prétendre que cette œuvre, l'une des plus graves de notre grand maître, « est faite d'argent et de rose » ? Il ne le flatte pas, assurément. Il a été admis à constater un « véritable miracle », dit-il. Pour un peu, il souhaiterait voir tomber des échelles dans tous les tableaux du Musée (le nôtre).

Mais enfin, quand donc la Conservation cessera-t-elle de nous faire, ou de nous faire faire l'article pour restaurer les tableaux ? C'est à supposer que le Musée veuille, coûte que coûte, procurer du travail aux ouvriers d'art. Combattre le chômage, c'est très bien. Il ne faut tout de même pas que cela se fasse aux dépens de nos chefs-d'œuvre.

La majorité des artistes et amateurs bruxellois ont protesté, il n'y a pas si longtemps, contre d'intempestives restaurations. Celle qu'on vient nous vanter eût été intempestive sans les échelles. Nous espérons que cette restauration, ainsi que le nettoyage rendu nécessaires à la suite d'un lamentable accident, n'auront pas trop abîmé notre chef-d'œuvre. Nous l'apprécierons dès que la Conservation aura l'attention gracieusement professionnelle de rendre à notre admiration celui qui nous est le plus cher de tous les Rubens de notre Musée.

M. D.

MUSÉES ROYAUX DES BEAUX-ARTS DE BELGIQUE

BRUXELLES, LE

9, RUE DU MUSÉE

Le 13 janvier 1937.

Le Baron Descamps est venu aujourd'hui, 13 janvier pour inspecter la
restauration du saint Liévin, de Rubens et des panneaux de Van Eyck.
Il s'est déclaré satisfait.

Invité aujourd'hui M. Meeus à venir

13 Februari 1937.

Geachte Heer Hoofdredacteur,

De heer Leo van Puyvelde, hoofdconservator, verzoekt mij U te laten weten dat de "Marteldood van Sint Livinus" morgen, Zondag, opnieuw zal zichtbaar zijn in de Rubenszaal.

Wij hopen dat gij zult eventjes komen kijken. Wij staan volgaarne tot uw dienst om uitleg te verstrekken.

Met de meeste achting.

De Conservator,

Den heer Hoofdredacteur,
van "De Nieuwe Staat"
Karthuizersstraat, 33,
BRUSSEL

Rules on the 1st of 1937

John Milo

de l'indépendance
demande de faire
envoyer d'urgence

• une photo de S' Léonard
certains

pour cette famille
dans l'indépendance

envoyer photo d'urgence

12/2/37

i M Fast
Wachusett

Q

MUSÉES ROYAUX DES BEAUX-ARTS DE BELGIQUE

BRUXELLES, LE 13 janvier 1937.
9, RUE DU MUSÉE

Cher Monsieur Meeus,

Quand conviendrait-il de convoquer la Commission pour voir la
restauration?

Je vous prie de venir, un de ces jours, voir le travail de M.
Van der Veken, qui avance fort.

Croyez, cher Monsieur Meeus, à l'expression de mes sentiments
les meilleurs.

Monsieur MEEUS,
Vice-président de la Commission de Peinture ancienne,
263, Avenue de Terruereu

E/V

Ad. GOSSEZ

RENTOILAGE

PARQUETAGE, TRANSPPOSITION

ET

RESTAURATION DE TABLEAUX

TRAVAUX DE MUSÉES

65, RUE DU PRÉSIDENT, 65

*à l'avenue
du Dôme*

IXELLES-BRUXELLES, LE

22-2-

193

Musées Royaux de Beaux-Arts

Prise du Musée.

DOIT

pour ce qui suit :

*Le Soussigné Ad. Gossez 65 rue
du Président Ixelles Bruxelles.
Déclare qu'il lui est dû par
l'Administration,*

*des Musées Royaux des Beaux
Arts le 22 Février 1934
pour rentoilage du tableau
de Rubens, le martyr de Saint
Lierain*

four m

Je dis quatre mille francs

A. Gossez

Pratien

M. André Notte

Rue de la Croix 26 St Gilles

S'est présenté. 22/2/37

Mme — qui l'a accompagné promet
que M. Van der Veken le mettra au courant
de la restauration.

Renvoyé à M. de Veken pour traitement

Indépendance Belge-Brm.

Adresse :

Date : 24 FÉV 1937

Signé :

LE MIRACLE DU S^T LIEVIN

Le saint Liévin de Rubens a repris sa place dans le Grand Salon carré du Musée!

On nous croira quand nous dirons que ce grand mutilé apparaît aujourd'hui comme le mieux portant, le plus florissant de tous les chefs-d'œuvre qui l'entourent. Tels sont, en effet, les bienfaits... et les méfaits de la restauration! Car ici aussi il y a des pessimistes qui disent comme le docteur Knock : Prenez garde! La santé n'est qu'un état précaire qui couve le germe de toutes les maladies... Et si le saint Liévin apparaît aujourd'hui dans toute sa splendeur, si c'est en vain que l'œil le plus exercé chercherait à y découvrir la trace de la large blessure qui le fendit par le milieu, attendez vingt, trente, quarante ans! Oui, attendons...

Pour l'instant, ce sont les vieilles cicatrices qui bien que réduites au minimum sont encore visibles. Car on pense bien que nombreux sont les outrages du temps que le saint Liévin a dû subir. Son voyage à Paris, au temps des sans-culottes, son retour à Bruxelles, à la Restauration, n'ont pas dû s'effectuer sans accroc. La preuve, c'est qu'à l'époque il a fallu le rentoiler. Comme on vient encore de le rentoiler aujourd'hui.

On l'a nettoyé du même coup. Et hâtons-nous de le dire avec prudence et modération. Si bien que le saint Liévin, ni par un éclat factice et encore moins par cet aspect chlorotique, exsangue, que revêtent souvent les peintures nettoyées, ne se distingue de ses voisins. Seulement, les beaux gris du fond ont été mis en valeur. La tache rouge du turban d'un des bourreaux qui forme exactement le centre du tableau, encore mise en valeur par le reflet métallique du bouclier qui l'encadre, est harmonieusement soutenue par les rappels des autres rouges

qui ont repris exactement leur valeur chromatique. Et sur l'ensemble est répandue une belle lumière argentée qui appartient beaucoup plus souvent à la palette de Rubens qu'on ne pense.

Et, à ce propos, exprimons hardiment notre opinion que ce tableau est bien de Rubens. Nous voulons dire de la main du maître. L'extraordinaire virtuosité de la facture, la sûreté du coup de brosse qui prend la valeur d'une signature, l'étonnante légèreté de toutes ces « parures qui volent » dans le champ splendidement aéré de cette prodigieuse peinture, tout crie l'authenticité.

Qu'on nous permette ici un regret bien paradoxal! C'est qu'on n'ait pas mis ce tableau à l'envers... Exactement comme nous avons eu l'occasion de le voir à l'atelier de restauration. Car un tableau est une chose beaucoup plus simple qu'on ne s'imagine, à en croire la définition de M. André Lhôte : c'est une surface recouverte de couleur... Encore faut-il voir comment! Encore faut-il que les valeurs picturales, les différentes parties de la composition, les masses de lumière et d'ombre, les couleurs, surtout, s'équilibrent, s'harmonisent et se fondent dans une indestructible unité. Autant de données qui apparaissent bien mieux et s'isolent quand on n'est pas distrait par le sens descriptif, par le sujet. Et, à cet égard, le saint Liévin est tout simplement prodigieux.

Et maintenant souhaitons-lui bonne chance. Et de durer, tel qu'il est pendant deux ou trois générations avant d'en appeler à nouveau à l'intervention du médecin ou du chirurgien. M. van der Veken, l'habile homme de l'art auquel nous devons sa guérison si prompte et si radicale, nous a donné là dessus les assurances les plus formelles.

Charles BERNARD.

Extrait de : LA GAZETTE. BRUXELLES

Adresse :

24 FÉV 1937

Le double martyr de Saint-Liévin

Un malheur, un grand malheur, est survenu, voilà trois mois, à l'un des deux plus beaux tableaux de Rubens du Musée de la rue de la Régence. Une échelle est tombée dedans. C'est un malheur. Notre intention ne peut être de nous lamenter, ni de couvrir d'opprobres ceux qui avaient conçu l'idée, aussi bizarre qu'éphémère, de transformer notre Musée en salle de concert.

Mais là où nous commençons à la trouver mauvaise, c'est quand un conservateur, qui cultive l'humour, fait venir un artiste de Paris, M. Lhote, pour nous raconter, dans une conférence, que l'échelle a été une providence, que le tableau est plus beau qu'avant. L'artiste l'avait vu, paraît-il, à l'Orangerie ! Or, notre chef-d'œuvre n'avait jamais quitté ni la rue de la Régence, ni la place du Musée. Notre conférencier n'a pu voir la « Martyre de Saint Liévin », le vrai, à Paris, qu'en 1815...

Pour moi, j'attendais depuis le 22 décembre de pouvoir partager la faveur octroyée à l'artiste français. Cette satisfaction vient de nous être accordée.

C'est, à mon sens, un véritable désastre. J'ai entendu des artistes qui fulminaient. On répond dans l'autre camp : « Les artistes n'y connaissent rien ». Voire ! Mais comment départager les uns et les autres ?

Comparaison est seule raison. La question est précise et expérimentale, car nous possédons au Musée (heureusement si on peut dire) une autre œuvre que nous pouvons confronter, la « Montée au Calvaire », du même Rubens.

J'avais fait, l'été dernier, une étude particulière du « Martyre de Saint-Liévin », pour la comparer au petit tableau « projet » se trouvant à Rotterdam chez un aimable collectionneur, M. Van Beuningen. J'avais porté comparativement mon attention sur la « Montée au Calvaire » du maître, et je m'étais aussi rendu à Amsterdam pour en étudier le « projet » au Ryksmuseum. Mon étude m'avait conduit à une assimilation particulière des deux chefs-d'œuvre de Bruxelles : mêmes couleurs, qui viennent incontestablement de la même palette ; même perfectionnement du travail de

composition dans le projet et dans l'œuvre ; même sublimation de l'ensemble pictural ; et dans les deux, mêmes sacrifices d'un génie qui vise avant tout, non à paraître ou à éblouir, mais à exprimer.

Cette assimilation complète de facture entre les deux chefs-d'œuvre ornant, avant le désastre, notre grande salle Rubens, clôt toute discussion. Chacun son goût. Allez voir. Comparez la « Montée au Calvaire » ancienne au « Martyre de Saint-Liévin » que l'on dit restauré. Si vous aimez les tableaux récurés, comme le Jordaens exposé dans la salle Jordaens, vous préférerez celui-ci. Mais si vous appréciez le charme des anciens maîtres, si vous aimez mieux le tableau de St-Jacques que la « Descente de Croix », je crois bien que vous conserverez toutes vos affections pour la « Montée au calvaire ».

Mais nous avons une autre pierre de touche. Elle intéresse ce que l'on peut appeler la composition, dans l'espèce, l'accent des figures. Il paraît que la malheureuse échelle est tombée l'endroit de la tête de l'un des principaux personnages. Est-ce cela que M. Van Puyvelde, dans sa « prière d'insérer » du 14 novembre dernier, appelait un « léger accroch » ? Dans ces conditions, il y a une pièce qui acquiert une valeur documentaire exceptionnelle : c'est le cliché dont les épreuves se vendaient au Musée avant l'accident. Pour ma part, je considère comme certain que la comparaison de cette photographie avec celle que le service photographique du Musée fera prendre du tableau restauré, manifesterait clairement le dommage, s'il y en a, à un œil averti. On ne retouchera pas le cliché.

Je sais par expérience personnelle que M. Van Puyvelde n'est pas très disposé à fournir des renseignements de ce genre aux chercheurs. De son côté, l'administration supérieure apporte peu d'empressement à rappeler ce conservateur à l'observance de ce devoir primordial de sa charge. Espérons que nous n'aurons pas, cette fois, à déplorer le même mauvais vouloir ni les mêmes retards.

M. DELACRE.

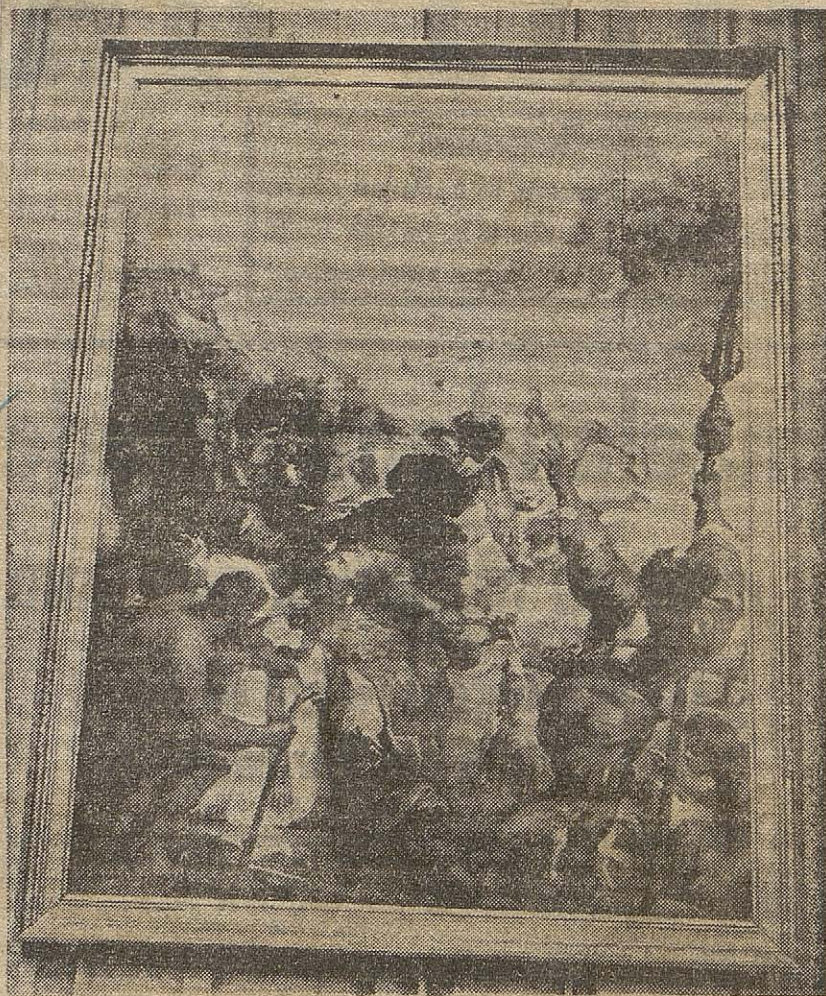
Extrait de: **HET LAATSTE NIEUWS**
Geknipt uit: **BRUSSEL**

Date:
Datum:

27 FÉV 1937

In het Oude Kunstmuseum te Brussel

“DE MARTELDOD VAN ST. LIVINUS” DOOR RUBENS



« De Marteldood van St. Livinus », door Rubens

HET WERK HERSTELD EN OPGEHANGEN

In November '11, bij de werkzaamheden voor de avondverlichting, in het Oude Kunstmuseum, werd « De Marteldood van St. Livinus », het bekende werk van Rubens beschadigd door den val van een ladder.

Het doek is nu heelemaal hersteld en bij die gelegenheid ook schoongemaakt. Sedert enkele dagen hangt het weer op in het museum, in het Groot Salon. Van de beschadiging is niets meer te merken, integendeel, het werk straalt nu met meer glans dan ooit.

Het had niet alleen geleden door het gemelde ongeval, maar vroeger was het

ook geschonden geworden bij vernedering, onder Napoleon, naar Parijs en later van Parijs terug naar Brussel. In dien tijd is het ook, gelijk nu weer, herdoekt moeten worden.

De kleuren komen nu beter uit, o.a. het grijs op den achtergrond, de roode tulband van een der beulen in het midden van het werk, alsmede de andere roode tinten, terwijl over het heele doek nu weer het moete zilverige licht hangt, Rubens eigen.

Het herstelwerk is gedaan geworden door den h. Van der Veken die ook de Adam- en Evapanedien van « Het Lam Gods » heeft schoongemaakt.

DE DAG - ANTWERPEN

Geknipt uit:

Date:

Datum:

1 MAR 1937

13

IN 'T MUSEUM VOOR OUDE KUNST
« DE MARTELDOD VAN LIVINUS »
VAN RUBENS HERSTELD

Bij de in November j.l. uitgevoerde werkzaamheden voor de avondverlichting in het Museum voor Oude Kunst, werd zooals men weet het bekende schilderwerk van Rubens « De Marteldood van Sint-Livinus », door het vallen van een ladder beschadigd. Doch niet alleen door dit ongeval was het doek beschadigd, ook vroeger was het reeds geschonden geworden bij een verhuizing ten tijde van Napoleon naar Parijs en later weer tijdens de terugreis naar Brussel. Reeds in dien tijd werd evenals nu het stuk herdoekt.

De heer Van der Veken, die onlangs de Adam- en Evapaneelen van

« Het Lam Gods » heeft schoongemaakt, heeft ook dit meesterwerk onder handen genomen en het gansche doek hersteld en tevens schoongemaakt, zoodat het nu weer in al zijn pracht in het Grootte Salon van het Museum ophangt.

Het grijs van den achtergrond, de roode tulband van een der beulen in het midden van het doek en ook de andere roode kleuren komen weer schitterend naar voren, terwijl een prachtig zilverig licht zich over het gansche doek verspreidt.

De inspanning van den heer Van der Veken is ook hier weer rijkelijk beloond.

Extrait
Geknips

ARD, Brussel

Date:
Datum:

18 MARCH 1937

In het Museum voor Oude Kunst

EEN RUBENS HERSTELD

Zooals men weet, werd onlangs bij het plaatsen van lichtinstallaties in het Koninklijk Museum voor Schoone Kunsten te Brussel, een meesterwerk van Rubens, voorstellende den marteldood van den H. Livinus, op ernstige wijze beschadigd door het instorten van een stellage.

Dit werk is onmiddellijk gerestaureerd en bevindt zich thans weer op zijn oude plaats in het museum. Het werd verdoekt, en meteen ook gereinigd. Van de groote scheur welke er in gekomen was, is niets meer te zien.

Kenners verzekeren echter, dat men toch niet al te enthousiast moet zijn en dat het «litteken» misschien over dertig à veertig jaar te voorschijn zal komen, zooals thans littekens te zien zijn van vroegere beschadigingen, o. m. uit den tijd dat de Sansculotten dit werk naar Parijs deden overbrengen, vanwaar het na de Restauratie terug naar Brussel is gekomen.

Een tijd lang heeft men er aan getwijfeld, of «de marteldood van den H. Livinus» wel door Rubens zelf werd geschilderd en of niet eerder leerlingen uit zijn atelier, er onder zijn leiding aan gewerkt hadden. Deze twijfel schijnt thans, na een grondige reiniging van het doek, opgeheven te zijn, omdat experts het meesterschap en de virtuositeit van Rubens zelf herkend hebben.

N°.....

Auxiliaire de la Presse

18, Quai du Commerce, Bruxelles

Fondée en 1919

Téléphone 17.43.02

Lit et voit tout ce qui est publié dans les journaux et les revues paraissant en Belgique et à l'étranger et fournit des coupures sur tous sujets et personnalités.

Correspondants dans toutes les capitales

Extrait de Nouvelle Revue

Adresse : Française
Paris

Date : 1er AVRIL 1937

N° :

Antoine

ELLE REVUE FRANÇAISE

sique de Bizet, celle-ci peut à verve entraînant, tout en ises, tant le tissu en est riche r la dixième fois.

offrir aux étrangers une par-, pour une fois, de pouvoir restrictive, l'esprit français. a servi, voici toute la crème e d'avance. En tout cas esse paradoxe : la plus aimable, e conquérir laborieusement déroutante, la plus difficile Au moins est-on sûr, après ant dans cette œuvre ne va d'une saison.

JEAN SCHLUMBERGER

* * *

LES ARTS

UN VRAI RUBENS.

M. Van Puyvelde, conservateur du Musée de Bruxelles, est un homme courageux : il vient de confier à ce magicien qui a nom Van der Veken, la grande toile dont on pouvait voir l'esquisse, légèrement faisandée, à l'Orangerie. Qui n'a pas vu une composition de la maturité de Rubens, à l'état vierge, sans l'interposition de ce fallacieux caramel fourni par les vernis cuits, ne peut pas savoir ce que représente le grand Flamand au point de vue du don pur, de l'audace, de la facilité, de l'enthousiasme et surtout de l'in vraisemblable simplicité des moyens. On sait ce que dit Fromentin de sa palette réduite et de ses mélanges plus réduits encore, et que ces tons sans raffinement deviennent les plus précieux du monde par le jeu astucieux des grandes localités chaudes et froides. Mais, réellement, il faut l'avoir vu pour le croire, et il faut l'avoir vu à l'état brut, à l'état sec, sans la dangereuse flatterie de cette vitre des vernis, qui, même neufs et transparents, ajoutent je ne sais quel velours et quel mystère à ce qui n'est,

à-peu-près. Mais tout comme la musique de Bizet, celle-ci peut plaire dès le premier contact par sa verve entraînante, tout en réservant toujours de nouvelles surprises, tant le tissu en est riche et serré, à ceux qui l'entendent pour la dixième fois.

Puisse-t-elle, pendant l'Exposition, offrir aux étrangers une parfaite expression de ce qu'on est fier, pour une fois, de pouvoir appeler, sans aucune arrière-pensée restrictive, l'esprit français. Après trop de petit-lait qu'on nous a servi, voici toute la crème que le génie de Chabrier avait raffée d'avance. En tout cas espérons que c'en est fini de cet absurde paradoxe : la plus aimable, la plus fraîche des musiques forcée de conquérir laborieusement sa place, comme si ce fût la plus déroutante, la plus difficile d'accès. Un demi-siècle d'attente. Au moins est-on sûr, après cela, que tout ce qu'il y a de ravissant dans cette œuvre ne va pas se faner entre nos mains au bout d'une saison.

JEAN SCHLUMBERGER

* * *

LES ARTS

UN VRAI RUBENS.

M. Van Puyvelde, conservateur du Musée de Bruxelles, est un homme courageux : il vient de confier à ce magicien qui a nom Van der Veken, la grande toile dont on pouvait voir l'esquisse, légèrement faisandée, à l'Orangerie. Qui n'a pas vu une composition de la maturité de Rubens, à l'état vierge, sans l'interposition de ce fallacieux caramel fourni par les vernis cuits, ne peut pas savoir ce que représente le grand Flamand au point de vue du don pur, de l'audace, de la facilité, de l'enthousiasme et surtout de l'in vraisemblable simplicité des moyens. On sait ce que dit Fromentin de sa palette réduite et de ses mélanges plus réduits encore, et que ces tons sans raffinement deviennent les plus précieux du monde par le jeu astucieux des grandes localités chaudes et froides. Mais, réellement, il faut l'avoir vu pour le croire, et il faut l'avoir vu à l'état brut, à l'état sec, sans la dangereuse flatterie de cette vitre des vernis, qui, même neufs et transparents, ajoutent je ne sais quel velours et quel mystère à ce qui n'est,

lilliput dont ils nous faisaient hommage, soigneusement monté sur un fil de fer ou ceint d'une ample collerette de papier. Leurs bouquets de poupée étaient pleins d'esprit et, lorsqu'on était suffisamment attentif, on y percevait un parfum léger, tantôt poivré, tantôt suave, qui n'était pas sans agrément. Qu'ils ne nous en veuillent pourtant pas si nous nous épanouissons d'aise à pénétrer tout à coup dans la boutique même où ils s'approvisionnaient, et à respirer l'odeur, à contempler l'éclat non plus d'une fleur, ni de deux, ni de trois, mais de gerbes entières, serrées les unes contre les autres.

Étrange et tragique destin que celui de Chabrier, qui eut tant de peine à reconnaître la ligne de sa propre originalité, à y mettre sa foi entière, et dont un sinistre hasard vint écraser l'œuvre la plus parfaite, au moment où elle débouchait enfin au jour. L'incendie de l'Opéra-Comique à la deuxième ou troisième représentation du *Roi malgré lui*, plusieurs centaines de corps asphyxiés ou carbonisés : c'était trop d'horreur associée à une pièce uniquement faite pour plaire, si bien qu'il a fallu quarante-deux ans pour vaincre une crainte superstitieuse et pour qu'on osât rétablir l'ouvrage à la scène. Cette longue mise à l'écart fit une véritable brèche dans le développement de notre musique. Somme toute, il faut remercier les intermédiaires qui prirent en pitié ces trésors dormants et qui, tout joyeux, nous en apportèrent quelques rythmes, quelques timbres ou quelques tours spirituels.

Grâce aux soins de M. Rouché, nous voici à même de goûter cette œuvre capiteuse, mieux encore qu'il y a huit ans, avec une parfaite exécution vocale et orchestrale. La figuration, mieux ordonnée, suit le rythme ailé de la musique. Sur une scène où l'on ne voyait plus, depuis longtemps, que des spectacles endormis et empoussiérés, c'est une résurrection devant laquelle on n'en croit pas ses yeux. La pièce est-elle d'un réglage trop délicat pour qu'il faille désespérer de la voir s'installer définitivement au répertoire, où elle tiendrait victorieusement tête à tous les *Rosenkavalier* du monde ? Elle ne deviendra sans doute jamais populaire à la façon de *Carmen*, parce qu'on n'en peut pas chantonner approximativement les airs sans les dégrader aussitôt. Le tact exquis avec lequel elle joue de toutes les grâces, en s'arrêtant juste à temps pour éviter la fadeur, son merveilleux humour qui jamais ne trébuche dans la vulgarité, ne s'accommodent d'aucun

noblesse, Franz Hals à la fin de sa vie, et enfin le Greco, n'est pas, heureusement, tout le métier pictural, et l'on devine à quelles écœurantes Boldiniaiseries atteint sûrement, dans ce domaine, tout peintre dont la main n'est pas guidée par le génie.

Aussi bien n'est-ce pas en cela que Rubens est exemplaire (c'est plutôt en cela qu'il demeure distant de nous, comme un dieu l'est des hommes), mais, ce qui est chez lui d'un enseignement précieux, et qu'il est intolérable de laisser démentir par les vieux vernis, c'est ce sens qu'il eut, comme pas un, de *duper* le spectateur, en lui faisant prendre pour des tons de la plus grande rareté, et parfois providentiels, de simples mélanges, avec du blanc et du noir, des tons tels qu'ils sortent (aujourd'hui) du tube. La peinture est l'art de faire prendre des vessies pour des lanternes, par la magie des rapports entre les nappes colorées, les clairs et sombres avec les demi-teintes. Lorsqu'on parle « métier » c'est de cela seul qu'on devrait s'entretenir : si l'on s'entendait sur ce point essentiel, on ne verrait pas des cuistres proscrire la peinture moderne de leur collection d'authentiques chef-d'œuvres, et l'on mettrait un terme, enfin, à la fastidieuse *querelle* (qui égare tous les publics, celui de gauche plus encore que celui de droite), *des anciens et des modernes*.

ANDRÉ LHOTE

*
* *

L'EXPOSITION FERNAND LÉGER.

L'exposition Fernand Léger, qui vient d'avoir lieu chez Paul Rosenberg comportait surtout des toiles contemporaines de ce *Grand Déjeuner*, malheureusement absent et dont la noble ordonnance eût suffi à caractériser à lui seul la manière de l'auteur au cours des années 1921, 1922, 1923. L'époque la mieux représentée par cette exposition est celle qui succéda aux temps héroïques des *Disques* (1918) de *la Ville* (1919) et du *Mécanicien* (1920) tout animés par l'enthousiasme de construire grand et puissant avec des éléments abstraits, directement empruntés aux aspects de la réalité extérieure. Cette conquête terminée, il semble que le peintre se soit efforcé d'affirmer la qualité de son style, et d'affiner celle de sa couleur : cette belle couleur française très variée de teintes, claire et transparente, qui inscrit

après tout, que de la boue triturée. Je ne connais rien de plus dangereux pour les peintres que cet *éloignement*, grâce à ce mirage de l'apprêt résineux, de l'œuvre ancienne. Penché sur l'énigmatique toile trop lustrée, on sonde un monde d'ambre, d'agate et de porphyre ; on rêve à d'impossibles cuisines, à des dessous, à des préparations compliquées, puis à des revêtements de laques rares et de pierres précieuses véhiculées par un onguent de miel. Que certains maîtres anciens, le Titien surtout, aient usé par endroits de ces fameux glacis sur le sort desquels s'inquiète interminablement le rat des Musées, hostile au nettoyage, cela n'est pas douteux (encore que là aussi intervienne le mirage), mais qu'un homme comme Rubens, pressé de commandes, pressé par l'âge surtout, qui est le plus cruel aiguillon, ait eu recours à cette lente technique, cela porte à rire. L'extraordinaire fécondité de Rubens s'explique par l'extraordinaire vélocité de son exécution. Devant le Saint Liéven de Bruxelles, on le voit vraiment peindre : il peint spontanément, sans autre souci que de demander le plus grand rendement à ses moyens infaillibles. Il ne prend même pas la précaution de mettre sa maquette au carreau ; il la copie librement et dessine à même la toile, et sa frénésie est telle qu'il déforme les corps et délivre les éléments de sa composition de cette légère gangue dont la recouvrent les tâtonnements de l'esquisse. Il s'identifie à ses personnages, mais, acteur privilégié, il les *vit* tous à la fois, et, soulevé par un dynamisme prodigieux, dont son fusain enregistre les secousses, il renforce ses oppositions de directions, ses rythmes antagonistes et complémentaires. Ce chien gris, qui, dans l'esquisse, accompagne le soldat oblique, porteur de pique, au lieu de se tenir parallèle à sa jambe levée, traversera le tableau en sens contraire et fera croix de Saint-André avec cette jambe. Le tumulte de la scène en sera aggravé ; mais tout cela, c'est encore du calcul, des trucs de génie ; il faut que ce soit authentifié par la main, il faut que ce soit *exécuté*. C'est alors qu'a lieu le prodige du coup de brosse qui redessinera par la couleur tout ce qui a été tracé en noir, qui ne cessera de fouiller la forme, d'articuler les plans, dans une irrésistible et souveraine coulée de volutes, de barres et de virgules enlacées les unes aux autres, scintillantes et frétilantes comme une famille de poissons dans les mailles d'un filet.

Ce *faire* prodigieux, que seul Rembrandt atteint souvent avec